Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 16 (1883)

Artikel: La question des deux natures de Christ

Autor: E.M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379333

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA QUESTION DES DEUX NATURES DE CHRIST

C'est une question qui ne saurait être résolue par l'exégèse, car le mot de φύσις, *nature*, ne se trouve nulle part dans le Nouveau Testament appliqué au Christ, comme il le fut par les pères et les conciles. Il faut donc l'expliquer par l'étymologie et la psychologie.

Le mot grec, comme le mot latin, n'a une signification active comme principe générateur que dans la philosophie stoïcienne qui, déifiant la nature et ne reconnaissant point de Dieu créateur, fut obligée d'attribuer à elle la qualité créatrice.

Partout ailleurs, la nature ne signifie que ce qui a été engendré, comme le mot créature veut dire ce qui a été créé, culture ce qui a été cultivé, etc. Il n'y a donc pas de *natura naturans* comme le voulait la dite philosophie, mais seulement celle qu'elle appelait *naturata*.

Dans ce cas, le mot de nature ne saurait jamais être appliqué à Dieu. Pourtant dans la 2e épître de Pierre (I, 4), il est question d'une nature divine, mais ce n'est qu'au sens moral de qualité, *indoles*, dans laquelle nous pouvons participer à cette nature; il ne peut être question dans ce passage des attributs métaphysiques de Dieu. Il faut donc parler non de sa nature, mais de son essence ou substance.

C'est pourquoi l'on ne peut pas non plus parler d'une *nature divine du Christ*, mais seulement de sa *nature humaine* en tant qu'il est venu au monde comme tout homme né d'une femme. Mais son *essence* ou *substance divine* est présupposée par l'expression de la *forme de la divinité* qu'il a eue avant cette naissance, car la forme de Dieu que saint Paul lui attribue (Philip. II, 6) ne peut être que la forme de son essence. Elle se

distingue de celle de Dieu le Père par la définition de Logos, ou d'empreinte, image, idée ou parole de Dieu dans sa manifestation, définition que nous trouvons chez Jean (I, 1) comme dans l'épître aux Hébreux (1, 3) et chez Paul (2 Cor. IV, 4 et Col. I, 15, 17).

Comment ce Logos est-il entré dans l'homme Jésus ? Comment la divinité s'est-elle alliée à l'humanité ? Voilà la question qui a travaillé les pères du 5e siècle et qui a été agitée entre les luthériens et les réformés qui se renvoyaient les anciens reproches, soit de monophysitisme, soit de nestorianisme. Ces mêmes reproches revenaient à ceux de docétisme et d'ébionitisme agités dès le 2e siècle.

Apollinaire, évêque de Laodicée en Syrie, au 4e siècle, avait déjà cherché à trouver une solution à ce problème en enseignant que le Logos avait pris la place de l'esprit ou du πνεῦμα dans la nature humaine qui n'aurait plus consisté que dans le corps et l'âme. Le concile de Constantinople, pour le condamner, lui objecta, en 381, que la nature humaine pour être entière devait avoir eu aussi son πνεῦμα et non seulement une âme animale servant à animer le corps. Apollinaire répondit que le πνεῦμα auprès du Logos aurait formé une double personne, qu'on ne saurait pas laquelle eût accompli le salut. Si c'eût été la nature humaine, nous n'aurions point de garantie pour ce salut ; si, au contraire, c'était la nature divine, la nature humaine n'aurait été qu'un simple vase sans participation à l'œuvre du salut.

Cette alternative n'est pourtant pas absolue puisqu'il n'y a pas de nature divine, mais seulement une nature humaine.

Or c'est ici qu'intervient une psychologie mieux entendue que n'était celle d'Apollinaire. Outre le corps, il y a dans l'homme une âme non seulement animale, mais affective, c'est-à-dire capable de sentiment et de volonté réfléchie, par conséquent d'intelligence (νοῦς). Dans cette intelligence, nous distinguons la raison (ratio) proprement dite ou la faculté du jugement (Verstand) et la réceptivité pour les idées ou intuition (Vernunft). L'une et l'autre de ces facultés intellectuelles étant suffisamment développées pour s'élever au-dessus des besoins et aspi-

rations de la vie matérielle, deviennent esprit (πνεῦμα). Il y a par conséquent eu aussi dans l'homme Jésus un πνεῦμα. Mais celui-ci n'exista pas juxtaposé au Logos divin d'une manière simplement quantitative ou mécanique. Au contraire, il fut pénétré par le Logos qualitativement, et cela à un tel point comme il ne l'a été dans aucun autre homme. (Jean. III, 34.) En lui l'esprit humain et l'esprit divin devinrent complètement *un*, de même que le Fils de Dieu fut un avec le Père.

Il y a donc en Jésus-Christ *unité entre l'essence divine et la nature humaine,* unité *non seulement morale,* mais aussi *métaphysique*, puisque le Fils de l'homme, ainsi qu'il nous l'a dit lui-même, a eu *conscience de son existence auprès de Dieu antérieure à sa naissance.* (Luc II, 49; Jean VIII, 18; XVII, 24.) C'est par cette union métaphysique seulement que nous sommes assurés de notre salut, assurés que c'est Dieu qui a agi en Jésus-Christ et l'a livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Sinon, nous sommes encore dans nos péchés et réduits à chercher un salut qu'aucune philosophie ne peut nous assurer ; car, étant purement *intellectuelle.* la philosophie ne saurait procurer la *réconciliation avec Dieu* qui est pourtant le but principal de toute religion. Cette réconciliation ne peut se fonder que sur les *faits* du salut accompli par celui qui, comme médiateur suprême et unique entre Dieu et les hommes, a réuni en sa personne l'essence divine avec la nature humaine. C'est un mystère qui a été réalisé en dehors et au-dessus de la sphère de toute philosophie, mais qu'elle doit s'efforcer de comprendre.

E. de M.